Ami du Clergé du 15 juin 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXVIII. 5e *Dim. après la Pentecôte :* Les caractères de la morale chrétienne, 353. — XXXIX. *Fête de S. Pierre et S. Paul :* S. Pierre : un grand saint et le Chef de l'Eglise, 354.
Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — I. La religion catholique est divine, 356. — II. Confession et primauté de S. Pierre, 358.
Courtes instructions sur la Morale. — XIV. Les diverses espèces de conscience *(suite),* 360.
Triduum d'Adoration perpétuelle. — 2e *Jour, Matin :* Le Dieu-Hostie attend des réparations, 362. — *Soir :* Le Dieu-Hostie lumière du monde, 363.
Sujets de circonstance. — La Sainte Couronne d'épines, 365.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — LXIX. Les 2e et 3e Epîtres de S. Jean, 367.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXVIII

5e Dimanche après la Pentecôte

LES CARACTÈRES DE LA MORALE CHRÉTIENNE

Mes frères,

A considérer la doctrine de Notre-Seigneur en tant que Docteur de la vérité, on peut distinguer en lui le dogmatiste et le moraliste : le premier qui nous a enseigné les mystères de la foi et de la grâce, le second qui a posé les principes de la morale chrétienne.

Pour ce qui est de celle-ci, Jésus, de prime abord, ne paraît pas nous avoir laissé des préceptes particuliers, si l'on ne considère que la formule du devoir ; mais si l'on regarde quelques-unes de ses applications, il en est vraiment l'auteur. Il a conservé le passé, mais en le faisant entièrement nouveau. Il a pris la morale, la règle des mœurs, là où son Père l'avait mise, dans le Décalogue et dans la conscience humaine, et il a imprimé à la vie pratique de l'humanité une direction nouvelle, notamment en ce qui concerne l'humilité, la pureté, l'indissolubilité du mariage, le pardon des offenses et l'amour des ennemis, le mépris des richesses, la glorification par la souffrance, l'abnégation de soi-même. La plupart de ces points de la morale chrétienne font partie de ce code qui s'appelle le *Discours sur la montagne;* nous en avons déjà rencontré quelques-uns et nous en rencontrerons encore d'autres dans les pages dominicales de l'Evangile.

Mais, en même temps que la nouveauté de la morale de Jésus-Christ sur les points que je viens de vous indiquer, il convient de faire ressortir les caractères particuliers qui la distinguent de toutes les morales anciennes ; caractères déjà bien remarqués des auditeurs du Maître, lorsqu'ils s'écriaient : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! » La morale du Christ se caractérise par son autorité, sa précision, son austérité, sa correspondance aux besoins de la conscience humaine, son efficacité. Ne venons-nous pas d'entendre Notre-Seigneur dire dans notre évangile : « Il a été dit aux Anciens..., et moi, je vous dis » de mon côté ? Déjà il nous avait déclaré ailleurs qu'il n'était pas venu « pour abolir la loi, mais pour la mettre au point, » pour la compléter. La morale du Christ a pour caractéristiques l'autorité, la précision, l'austérité, l'efficacité. Entrons dans quelques détails.

I. — *L'autorité*

Le premier trait qui marque la morale chrétienne, c'est l'*autorité*, et cette autorité, elle la tire du dogme dont elle dépend.

Une nouvelle école a soutenu, naguère, que pour se bien conduire il n'est pas besoin de croire à des vérités qui dépassent notre intelligence ; le Décalogue ne s'appuie pas nécessairement sur le *Credo*. Prétendre, m. f., que la morale de l'Evangile suffirait à rendre les hommes vertueux, quelles que fussent leurs divergences en matière de croyances, c'est un pur rêve. Des gens vraiment vertueux qui pourtant n'ont pas de convictions religieuses, c'est là un phénomène peu commun. Les vertus auxquelles se hausse l'honnête homme sans la foi, Bossuet les a appelées des « vertus de commerce, ajustées à l'opinion, non à la vérité... Ils ne parlent que de bien vivre, comme si bien croire n'en était pas le fondement. » « La morale, la vraie et la bonne, l'ancienne, l'impérative, a dit un penseur, ne trouve son point d'appui qu'en Dieu. La conscience est comme le cœur, il lui faut l'au-delà. » La vertu naturelle aussi bien que la sagesse humaine est « courte par quelque endroit » ; on la trouve un jour ou l'autre en défaut. Car elle rencontre les oppositions secrètes du cœur. Voyez tout ce qui se ligue contre elle dans les âmes : d'abord la légèreté qui porte la majorité des hommes à ne jamais se poser la question de la destinée et à ne jamais prendre au sérieux le devoir ; ensuite les résistances que chaque commandement trouve dans nos habitudes, dans nos passions ; enfin les sophismes par lesquels nous nous rassurons nous-mêmes, alléguant des excuses que nous n'admettrions pas chez les autres. Aussi bien dans l'Evangile les vérités religieuses que Jésus a révélées au monde sont la base nécessaire des préceptes moraux qui en forment l'application pratique ; tellement qu'acceptant les unes, nous sommes conduits à accepter les autres. Toujours le dogme et la morale ont été unis dans la prédication du Christ et on ne peut les montrer nulle part séparés. En toutes circonstances, Jésus a demandé à ses auditeurs, comme condition et première vertu du salut, la foi : *Qui crediderit... salvus erit.*

II. — *La précision*

Une seconde marque particulière de la morale du Christ, c'est sa *précision*.

Tandis que les différentes morales avant la venue de Jésus-Christ n'offraient que confusion, vague et incertitude, la morale évangélique, au contraire, est très nette sur nos devoirs envers Dieu, envers les hommes et envers nous-même. Je suis l'enfant de Dieu, composé d'un corps et d'une âme, ayant devant moi « la vie et la mort ». Je suis libre de choisir entre le bien et le mal, et je connais les conséquences de mon choix. Que dois-je à Dieu, en piété personnelle et en hommages publics ? Que dois-je au prochain à titre de justice et de charité ? Que me dois-je à moi-même ? La morale du Christ le dit avec une parfaite netteté.

Quelquefois Jésus ajoute un degré à la moralité par la superposition d'un conseil au précepte. Alors, ce n'est plus simplement le devoir, c'est la perfection, champ plus étendu ouvert à l'essor de la volonté, avec, pour unique mobile, l'amour de Dieu en qui il se personnifie.

Il n'est pas une de nos pensées, une parole de nos lèvres, un regard de nos yeux qui ne soient réglés ; car la législation du Christ descend aux plus minimes obligations de cette vie. Dans l'évangile de ce jour, nous la voyons s'étendre jusqu'à nos jugements, jusqu'à nos sentiments intimes.

III. — *L'austérité*

Une autre note distinctive de la morale évangélique, c'est son *austérité* ou l'absence d'accommodements.

Le Seigneur, dans la primitive alliance, avait dû parfois atténuer ou adoucir. Jésus, lui, ne transige pas avec le péché. Il ne met pas de distinction, comme les lois humaines, entre les petits et les grands préceptes ; il enseigne, au contraire, que pour être fidèle dans les grandes choses, il faut l'être aussi dans les moindres. Et quand il donne, en deux lois d'amour, le sommaire de la Loi, il a soin de déclarer que le second commandement est semblable au premiers. Quoi que certains en aient dit, si l'on trouve dans l'Evangile des devoirs spéciaux, on n'en trouve pas de différents ; quand Jésus interdit le péché et commande le bien, ce qu'il dit il le dit à tous, « sans acception de personnes, » comme l'ont reconnu les Pharisiens eux-mêmes. La perfection est le but général de la morale du Christ. Il laisse à chacun le soin d'extraire de cette loi ce qui le regarde personnellement et de la ramener à sa mesure. Au fond, qu'est la morale chrétienne ? La volonté de Dieu, l'imitation de Jésus-Christ, la poursuite de la perfection. La volonté de Dieu n'est point multiple et ne change point. Jésus ne nous a laissé en sa personne qu'un seul modèle, « pour que nous suivions ses traces » (I Petr., II, 21).

IV. — *L'efficacité*

Un dernier caractère de la morale chrétienne, c'est son *efficacité* sur l'individu et sur la société. Elle est, en effet, le principe de tous les progrès individuels et sociaux.

1. Dans les maximes originales et nouvelles du Christ, dans ces paradoxes sublimes, nous trouvons la vie. Elle en sort sans cesse, à la manière de ces semences qui, renfermées depuis des siècles dans les mausolées égyptiens, et confiées ensuite à la terre deviennent de nouveau fécondes. Cette morale, dont toutes les autres ne sont que des contrefaçons, offre au monde un phénomène qui lui est absolument propre et qui est constant dans l'histoire de la vie spirituelle : celui d'hommes transformés au point de devenir d'incrédules croyants, d'orgueilleux humbles, d'égoïstes désintéressés, de violents et de vindicatifs doux et miséricordieux, de désespérés résignés et consolés. — En outre, elle a fait atteindre à la masse des chrétiens un niveau moyen, et à un grand nombre d'âmes les cimes de la sainteté. Renan lui-même a dû faire cet aveu : « Tandis que les meilleurs philosophes, Marc Aurèle et ses nobles maîtres, ont été sans action durable sur le monde, Jésus reste, pour l'humanité, un principe inépuisable de renaissances morales. » — Mais où cette efficacité de la morale évangélique apparaît surtout, c'est dans sa puissance de consolation. N'est-il pas étrange que, malgré ses enseignements si austères sur la souffrance, Jésus soit le vrai Consolateur ? A l'encontre des philosophes anciens, qui en face de la douleur ne savaient que s'étourdir ou se raidir, les paroles de Notre-Seigneur sont les seules que l'on puisse faire entendre, avec quelque succès, aux pauvres humains, aux heures de détresse ou de maladie, et plus encore devant un tombeau ou aux approches de la mort.

2. L'efficacité de la morale chrétienne n'est pas seulement individuelle, elle est encore sociale. Si Jésus-Christ n'a eu en vue directement que le bien, que le salut de chacun des hommes, il n'en reste pas moins que son action s'est étendue sur le corps social tout entier. En arrachant les hommes à la corruption de l'erreur et du vice, il a préparé la civilisation du monde et il a opéré au sein de l'humanité une résurrection véritable. C'est un fait d'expérience que toutes les nations qui ont embrassé la doctrine chrétienne sont nées à la vie sociale, tandis que les autres sont restées plus ou moins plongées dans la barbarie et l'immoralité. Partout où manque le christianisme, il y a des germes de dissolution et de ruine. Partout où il règne, il y a des germes de vie qui tendent à se développer. Cette évidence, les incrédules eux-mêmes l'ont constatée ; et, à l'heure où nous sommes, ceux qui s'inquiètent de l'avenir de la société sont obligés de convenir que là seulement est le remède à notre décadence. La page de Taine est toujours aussi vraie, plus vraie encore actuellement, où il affirme que la morale chrétienne est encore le meilleur auxiliaire de l'instinct social et qu'il n'y a qu'elle pour nous retenir sur notre pente fatale, « pour enrayer le glissement insensible par lequel, et de tout son poids originel, notre race rétrograde vers ses bas fonds. »

* *

M. f., cette morale de notre divin Maître, il ne suffit pas de l'admirer et d'en reconnaître les bienfaits, comme l'ont fait nombre d'esprits distingués et impartiaux. Elle n'est pas un objet de musée devant lequel on s'arrête et on s'extasie. Elle demande à être vécue. Ce n'est qu'ainsi, au surplus, qu'elle produira les fruits que Dieu y a attachés. De quoi servirait-il de connaître la voie qui conduit au bien, si on ne la suit ? Et ce n'est pas seulement dans les grandes lignes qu'elle doit être observée, c'est dans son intégrité, afin de ne pas nous attirer le reproche adressé par Jésus à son auditoire : « Si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » Puissions-nous, au contraire, être loués par lui de nous être montrés fidèles jusque dans les moindres prescriptions de la loi divine ! Ainsi soit-il.

XXXIX

Fête de S. Pierre et S. Paul

S. PIERRE : UN GRAND SAINT ET LE CHEF DE L'ÉGLISE

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.
Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.

Mes frères,

Combien ce texte, tant de fois cité, convient à la solennité qui nous rassemble et aux sentiments de

piété dont vous êtes animés envers votre saint Patron !

En prononçant le nom par lequel Jésus sacre le premier pape et l'investit de ses hautes destinées, vous vous rappelez à la fois ce qu'il y a eu, dans le monde, et de plus faible et de plus fort parmi les hommes. D'un côté le pêcheur de Galilée, l'apostat du prétoire, le fugitif du Calvaire, prodige inouï d'ignorance, de pauvreté, de découragement et d'apostasie. De l'autre, le vainqueur de Rome idolâtre, le Chef de l'Eglise, le Père commun des fidèles, le représentant du Christ sur la terre. Non, vous aurez beau chercher dans l'Histoire, vous ne trouverez jamais un nom en qui se réunissent tant de souvenirs opposés, jamais un homme qui ait été si différent de lui-même, jamais une histoire qui offre avec des contrastes si sensibles, si vifs, si animés, toutes les extrémités des choses humaines ! D'un pauvre artisan galiléen, Jésus fait un prodige de vertus et de miracles, et le chef de son Eglise.

Voilà la pensée qui me frappe. Je m'y arrête, car elle a suffi aux plus grandes intelligences pour leur persuader la divinité de la religion dont nous sommes les ministres, et elle a suffi aux plus nobles cœurs pour leur rendre moins coûteuse la pratique des devoirs que cette religion nous impose.

I. — *S. Pierre devient un héros et un thaumaturge*

« *Verba movent, exempla trahunt.* Les paroles émeuvent, mais les exemples entraînent, » avait dit un vieux philosophe païen. La vérité de cette parole a été démontrée des milliers de fois.

Pierre, qui avait renié son Maître à la voix d'une servante, est traduit, quelques jours après la Pentecôte, devant le Sanhédrin. Mais aujourd'hui les Anciens, les Scribes, les Princes des prêtres ne lui en imposent point. Devant Anne, Caïphe, et toute la race sacerdotale il déclare hautement la résurrection de N.-S. Jésus-Christ : « Jésus, dit-il, est désormais le seul nom qui donnera le salut. Jésus est la pierre angulaire qui soutiendra le monde. Vous l'avez rejetée, et la voilà le fondement du nouvel édifice. » On l'écoute, on se tait, on n'ose pas le contredire. Simon, fils de Jonas, l'homme sans instruction, est devenu le prodige du courage, le prodige de l'éloquence populaire et entraînante.

Les miracles se mêlent aux prédications. Pierre rencontre un boiteux à la porte du Temple : « Levez-vous et marchez, » lui dit-il. Aussitôt le boiteux était guéri et il entrait dans le Temple avec son bienfaiteur pour remercier Dieu.

Il avait rappelé la vie dans les membres du boiteux, il appelle la mort sur la tête d'Ananie et de Saphire et les deux époux tombent aussitôt, justifiant la puissance de sa parole.

Il ne fait que passer, les démons s'enfuient, les malades se lèvent et son ombre seule ranime et les corps et les âmes.

On l'emprisonne, mais un ange vient, dans la nuit même, ouvrir les portes de sa prison et le mettre en liberté. On lui défend de prêcher Jésus-Christ, mais il déclare qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ; on le frappe de verges, mais il s'estime heureux d'avoir à souffrir quelque chose pour le divin Maître.

II. — *Le prédicateur et le Chef de l'Eglise*

Bientôt Jérusalem ne suffit plus à son zèle. Semblable, dit S. Jean Chrysostome, à un général qui fait sa ronde pour savoir si tout est dans l'ordre, Pierre visite toutes les tribus d'Israël, et la vertu miraculeuse qu'il porte avec lui éclate partout. A Lydda il touche et il guérit un paralytique qui gardait le lit depuis huit ans. A Joppé il ressuscite Tabitha, à la prière des pauvres qui redemandent leur bienfaiteur.

Mais déjà l'Orient ne suffit plus à son ardeur. Il a tourné ses regards vers l'Occident, et naturellement Rome, la capitale du monde, l'attire. Rome était le siège de la superstition ; Pierre veut en faire le trône de la foi. L'ambition, le plaisir, l'avarice y règnent en tyrans ; c'est de là que partiront désormais les leçons du détachement, de la mortification et de la pauvreté. Le Capitole était tout l'orgueil de l'homme ; c'est là que la croix vient étaler toute la faiblesse de Dieu. L'humble juif qui l'apporte la montre aux juifs qui habitaient le quartier le plus méprisé de la ville, puis la découvrant davantage, il fait peu à peu des prosélytes parmi les païens. C'est de Rome désormais que se répandra la lumière.

Mais c'est Rome aussi qui doit le perdre.

Néron le criminel, l'incendiaire, a entendu parler de la puissance miraculeuse de Pierre. Cela lui suffit pour le vouer à la mort. Les fidèles, au bruit du danger qui le menace, le conjurent de prendre la fuite. Il hésite d'abord, il se rend enfin. Il sort de Rome et va mettre sa tête en sûreté. Mais quoi ? Le seuil de la porte est à peine franchi qu'il se trouble, il recule ; Jésus lui apparaît : « Où allez-vous, Seigneur ? » s'écrie l'apôtre à cette vue. — « Je viens à Rome, répond le Sauveur, pour être crucifié de nouveau. » Quel avertissement, quel paternel reproche, quelle révélation soudaine ! Pierre a tout compris. Il rentre dans la ville, on l'arrête, et la prison Mamertine dans laquelle il est enfermé devient pour sa puissance un champ d'action nouveau.

Les Processe et les Martinien lui sont donnés pour gardes ; il les instruit et les baptise. Quarante-sept personnes converties en prison sont la dernière capture de ce pêcheur d'hommes.

Après huit mois de prison il est conduit à la mort. Comme son divin Maître, Pierre aura en partage le supplice des esclaves. On le flagelle avec la dernière cruauté, et on l'attache à une croix. Ses pieds et ses mains sont percés de clous, on eût dit une nouvelle Passion. Mais ici la ressemblance cesse. Il demande et obtient d'être crucifié d'une façon particulière. Ses pieds que Jésus a lavés sont dressés vers le ciel comme pour en chercher l'entrée. La tête est tournée vers la terre comme pour y faire tomber une dernière couronne. Il meurt et sa mort fonde une dynastie qui ne s'éteindra plus.

* *

Rome coupable du sang de Pierre sera punie comme Jérusalem coupable du sang du Sauveur. La ville impériale va devenir la proie des barbares, elle sera pillée plusieurs fois ; les fers dont elle a accablé le monde seront brisés, et ses humiliations réjouiront les peuples fatigués de son joug odieux. Mais une nouvelle Rome refleurira, et celle-ci sera la Rome de Pierre et des papes, ce qui lui vaudra d'être appelée maintenant et toujours, selon l'expression d'un poète : « Veuve du peuple-roi, mais reine encor du monde. » Régnez, Jérusalem nouvelle, en dépit de tous vos ennemis. Il n'y a qu'un drapeau qui puisse rallier l'humanité désemparée, c'est le drapeau de la Croix, le vôtre ; il n'y a qu'une autorité qui puisse donner

aux hommes la paix de la justice et de la charité, c'est la vôtre, l'autorité de votre Souverain, le Pape, le successeur de Pierre. Car c'est à lui que le Maître a donné les promesses d'infaillibilité et c'est lui qu'il a chargé de gouverner toutes les âmes : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. PIERRE ET S. PAUL

I

LA RELIGION CATHOLIQUE EST DIVINE

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la fête de S. Pierre, le premier Pape, celui à qui Notre-Seigneur a dit : « Tu es Pierre... », et celle de S. Paul, le grand apôtre qui porta aux païens la bonne nouvelle.

Le christianisme parut sur la terre, il y a dix-neuf siècles, faible, méprisé, persécuté. Son fondateur était un homme pauvre, haï des grands, attaché à un gibet par une sentence juridique. Trois cents ans après, le christianisme régnait sur le monde civilisé. Quel contraste ! Après trois cents ans de persécutions furieuses, après avoir été un signe de proscription et d'horreur, l'étendard de la croix annonçait à l'univers le triomphe du Crucifié et l'avènement d'une société nouvelle. Lois, mœurs, institutions, doctrines, tout est changé, l'ère chrétienne est une époque de transformation qui n'eut jamais de pareille. Le monde païen n'était pas seulement vaincu; il était régénéré.

Nous avons ici un fait *certain, surnaturel, persistant*.

I. — *La conversion du monde est un fait certain*

M. f., débarrassons-nous d'abord d'une équivoque. Quelques incrédules, voulant obscurcir l'éclat qui rejaillit sur la foi chrétienne de la conquête rapide du monde, l'attaquent avec une arme à deux tranchants. D'une part, ils prétendent que les succès de l'Evangile n'ont rien de surprenant, parce que tout était prêt, disent-ils, pour un changement de religion : à les entendre, il ne fallait que se montrer pour vaincre. D'autre part, ils affirment que l'Evangile n'eut pas grand succès, qu'il ne fit de progrès que lentement, qu'il dut sa victoire aux édits des successeurs de Constantin. Si cette polémique prouve de l'esprit, ce n'est pas à coup sûr un bon esprit, animé de l'amour de la vérité, car la contradiction est flagrante.

Personne d'entre vous, m. f., ne saurait nier les efforts que firent les Juifs pour étouffer la prédication naissante : il n'est pas possible de contester le livre des Actes des Apôtres. Donc, tout à fait au début, il y eut combat et victoire. Vous n'oseriez pas non plus nier les édits sanglants des empereurs romains contre les chrétiens, et qui sont rapportés autant par les auteurs profanes que par les écrivains ecclésiastiques. Il y eut donc combat : pourquoi le combat, si tout était préparé en faveur de l'Evangile ? Nous ne pouvons pas nier la victoire, qui est évidente, qui se perpétue de nos jours. Lutte ardente, triomphe éclatant : voilà ce que présente l'histoire du christianisme.

Il est certain que, dès le Ier siècle, les apôtres, se conformant aux ordres de Jésus-Christ, ont évangélisé au-delà des bornes du monde romain, et ont fécondé de leur sang presque toutes les terres infidèles : leurs lettres, leurs actes, les monuments, l'histoire en font foi. On a retrouvé jusqu'en Chine des traces de l'existence de la foi chrétienne, dès les âges les plus reculés.

Au IIe siècle, les apologistes de la religion persécutée citent, parmi les néophytes, des peuples à peine connus des Romains.

Bientôt le feu de la persécution gagne les trois parties de l'ancien monde ; les prisons regorgent de disciples de la foi, fidèles à ce précepte de S. Pierre : « Que personne parmi vous ne soit puni comme injuste, calomniateur, avide du bien d'autrui, mais qu'il se glorifie de souffrir comme chrétien. » Les bûchers, les échafauds se dressent, et le mot célèbre de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens, » devient de plus en plus vrai. Voilà pour le IIIe siècle.

Les rois des Perses joignent leurs arrêts de proscription contre la foi naissante aux sanglantes proscriptions de Dioclétien et de Galère. Ainsi s'ouvre le IVe siècle. Mais encore quelques années, et la scène change : la Croix conduit Constantin à la victoire ; il se fait chrétien ; tels étaient les progrès de l'Evangile que l'on a cherché à voir un acte de politique dans la conversion de cet empereur.

Au Ve siècle, les barbares, qui de toutes parts se précipitent sur l'empire, étaient presque tous chrétiens. L'arianisme, qui les avait infectés, préparait à l'Eglise de nouveaux combats.

Donc, les progrès de l'Evangile furent immenses, rapides, universels, malgré les obstacles nombreux et redoutables. C'est ce qui prouve que la main de Dieu assistait son Eglise d'une façon surnaturelle.

II. — *Elle est un fait surnaturel*

Que la foi chrétienne se soit établie au milieu des plus insurmontables obstacles, il suffit, m. f., pour en être convaincu de se rappeler :

1o L'état des esprits, infatués de superstitions passées dans les mœurs, rivées par l'habitude. Quelque déraisonnable que fût cet état, il plaisait cependant, parce que chacun *croyait à sa guise ;* l'indépendance de l'esprit et les faiblesses du cœur y trouvaient leur compte ; on satisfaisait l'instinct religieux, sans gêner les penchants.

2o La démoralisation romaine. C'était le siècle d'Auguste, âge brillant, mais corrompu, énervé par les jouissances, raisonneur, sceptique, vain, redoutant la simplicité évangélique et ne comprenant rien au dévouement, n'ayant de force que pour satisfaire ses passions.

3o Les préjugés de caste. Le christianisme, relevant le peuple de l'avilissement et parlant à tous, à la multitude comme aux grands, de la noblesse des destinées humaines et de la sainteté des devoirs publics et privés, accomplis dans les ténèbres comme au grand jour ; le christianisme redressant toutes les idées, heurtait dans ses préjugés les plus chers une aristocratie hautaine, accoutumée à ranger les dieux parmi ses ancêtres.

4o Les défiances du gouvernement. Depuis Auguste, une centralisation ombrageuse, et de jour en jour plus tyrannique, tendait à absorber tous les pouvoirs. Le prince commandait aux armées comme *empereur*, aux pouvoirs civils comme *consul à vie*, à la religion comme *souverain pontife*. Le christianisme tendait à dissoudre ce faisceau et à en détacher la partie la plus noble, le gouvernement des

consciences. C'était juste ; mais la justice n'est pas connue des tyrans, et la direction des affaires humaines était tombée entre des mains abominables ; Néron fit mettre à mort les deux chefs de l'Eglise, et donna le signal des persécutions générales.

5° A ces obstacles extérieurs, il ne faut pas oublier, m. f., de joindre ceux qui naissent du christianisme lui-même ou de ses prédicateurs.

Des dogmes mystérieux ou austères appuyaient une morale sublime, mais effrayante pour des âmes efféminées. La raison orgueilleuse et les cœurs corrompus, les sophistes et les libertins, durent se liguer contre le culte chrétien, qui condamnait les plaisirs des uns et les systèmes des autres, pour faire régner la vertu et la vérité.

Et quels étaient, m. f., les interprètes de ces doctrines crucifiantes ? Les apôtres, hommes sans culture intellectuelle, artisans, juifs haïs de tous les peuples et méprisés des Romains. Les prisons, la torture, la mort, ne parurent pas exagérées contre ces téméraires disciples, toujours punis, toujours contumaces.

Les apôtres, martyrs pour leur foi, trouvèrent des héritiers de leur zèle, des continuateurs de leur œuvre ; et le monde fut chrétien. N'est-ce pas là, m. f., un *fait surnaturel ?* Richesses, éloquence, force, rien de ce qui assure le succès d'une entreprise humaine ne se rencontre ici, mais bien tout ce qui peut la faire échouer. Nous pouvons en juger par ce qui se passe sous nos yeux.

III. — *Elle est un fait persistant*

Rendons grâce au temps qui a emporté et détruit tant de choses, puisqu'il a encore respecté la tradition chrétienne ; puisque, malgré le culte de la nature, le scepticisme et l'athéisme, nous avons encore une Eglise. Si l'on n'était pas instruit de la protection promise par le Sauveur à son épouse chérie, pour nous servir du langage des Saintes Ecritures, on serait encore forcé de reconnaître quelque chose de divin dans la conservation miraculeuse de l'Eglise.

Cette conservation, m. f., paraîtra un phénomène unique, humainement inexplicable, vu les persécutions, l'impiété triomphante, et les nombreux dangers auxquels elle a échappé et continue d'échapper.

L'Eglise, m. f., a triomphé des *persécutions* et de l'*impiété*. Il y a longtemps que l'établissement catholique aurait péri s'il n'avait été fondé que sur le sol mouvant de l'humanité. La Rome spirituelle n'aurait pas duré plus longtemps que la Rome temporelle. Lorsque le Cénacle renfermait la société catholique, l'empire romain était dans toute sa force ; qu'est-il devenu ? Où sont les barbares qui se sont disputé ses débris ? Où allons-nous, héritiers des dévastateurs de Rome ? Où va la société formée par le christianisme, et le vieux monde qu'il avait rajeuni ? Que de ruines, m. f. !

Seule, l'Eglise, comme un guerrier couvert de blessures, mais sorti vainqueur de la mêlée, résiste à tous les assauts, plus forte et plus glorieuse à chaque épreuve. Nous le demandons à tout homme de bonne foi : l'Eglise aurait-elle survécu à tant de crises sociales, à tant de déchirements intérieurs, à tant de causes de ruines, si elle n'avait pas puisé à la source de la vraie vie ? La caducité n'aurait-elle pas suffi pour désunir et user ses éléments, comme tout ce qui les entourait, s'ils avaient été dans les conditions ordinaires et naturelles ?

Eh bien ! m. f., vous le voyez, les chocs qui devaient les pulvériser, leur ont donné plus de cohésion et d'unité ; les taches et la rouille ont disparu dans le frottement ; en perdant quelques membres, le corps de l'Eglise se dépouillait de ses parties hétérogènes. Les schismes, les hérésies, les révolutions ont hâté ce travail d'épuration. Chaque siècle, chaque jour, pouvons-nous dire, rend plus manifeste le plan de la Providence sur le monde catholique. Les tempêtes qui ébranlent la société sont des leçons pour le pouvoir et pour les fidèles : ce sont les passions des hommes qui amassent les foudres vengeresses ; l'orage éclate : tout est bouleversé. Mais quand le soleil luit, quand le calme renaît, la barque de Pierre domine l'abîme et vogue vers l'éternité.

Quand l'Evangile est oublié, quand l'ennemi sème à son gré l'ivraie, Dieu déchaîne l'orgueil humain, la cupidité, l'envie ; les scandales éclatent, les divisions se multiplient, le chaos reparaît ; tout semble perdu : c'est le jour des justices du Seigneur. Attendez : celui des miséricordes est proche, et le prophète de s'écrier : « *Surge, illuminare, Jerusalem !* »

Combien de fois l'impiété triomphante ne prit-elle pas pour le signal de l'anéantissement du catholicisme, ce qui n'était que le prélude de son renouvellement ! Le génie du mal avait travaillé à une réforme ; il n'appartient qu'à Dieu de se jouer ainsi de ses ennemis, en les forçant de servir à ses desseins. L'histoire nous fera lire sur une de ses colonnes les époques fameuses dans les fastes du catholicisme : Persécutions, Invasions des barbares, Arianisme, Mahométisme, Ténèbres et luttes du Moyen Age, Grand Schisme d'Occident, Renaissance, Protestantisme, Philosophie, et que de Révolutions soit sanglantes, ou d'autant plus perfides que sournoises, même pacifiques ! — Sur une autre colonne apparaîtront *les dangers* auxquels l'Eglise a échappé et continue d'échapper :

La mobilité de l'opinion, sans cesse agitée par la soif des nouveautés, la curiosité inquiète, l'ignorance, les progrès sans Dieu ;

L'empiétement des intérêts matériels sur les spirituels, avec le développement de l'industrie, des arts, du commerce ;

L'hostilité d'une société sensuelle à l'égard des sacrifices qu'impose l'Evangile ;

La persistance de l'esprit païen dans une partie des philosophes et des savants ;

Les luttes des communions séparées de l'unité, qui déprécient la foi ;

La négligence quelquefois ou l'incapacité des défenseurs de la cause catholique ;

L'ignorance des vérités chrétiennes, accrue chaque jour par la difficulté de plus en plus grande de nourrir, d'élever une famille et de lui assurer une fortune honnête,... difficulté croissant avec le morcellement des biens, la crise économique et la concurrence des différentes professions ;

L'affaissement moral de la société, usée plus encore par l'abus des jouissances que par l'âge ;

Enfin, pour nous borner devant un sujet inépuisable, l'action destructive du temps, auquel rien ne résiste, qui n'épargne ni les empires, ni les institutions ; qui frappe la gloire, le génie, la puissance ; qui a enseveli sous l'herbe Troie, Lacédémone, Carthage et Rome.

Que d'éléments de destruction, m. f. ! Et l'Eglise est toujours debout, plus forte, plus respectée, plus obéie que jamais.

Et les plus indifférents proclament sa nécessité !

Et les sciences, un instant égarées, défendent la vérité catholique ! Et les révolutions réparent les brèches faites par leurs devancières ! Et le croyant est plus ferme que jamais dans sa foi !

Comment ne pas reconnaître loyalement que N.-S. Jésus-Christ ne berçait pas d'illusions le premier Pape lorsqu'il lui disait : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle ! » Ainsi soit-il.

II

CONFESSION ET PRIMAUTÉ DE S. PIERRE

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam
Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.
(Mt., XVI, 18).

Mes frères,

En cette fête de S. Pierre et de S. Paul, l'évangile nous rappelle un des plus grands événements de l'histoire de l'Eglise.

Jésus venait de parcourir la Galilée et avait atteint la région la plus septentrionale de la Palestine, au pied de l'Anti-Liban où le Jourdain prend sa source, aux environs de Césarée de Philippe, ville ainsi appelée en l'honneur de César Tibère et en mémoire du tétrarque Philippe qui l'avait embellie. Il pose à ses apôtres une question qui va provoquer l'acte de foi de Pierre, acte qui vaut à celui-ci l'honneur d'être choisi comme le chef de l'Eglise qui allait être fondée.

C'est donc de la *confession* de S. Pierre et de sa *primauté* que je vais vous parler, en la fête solennelle du patron de cette paroisse, en rappelant la question posée par Jésus, la réponse donnée par S. Pierre et la conclusion formulée par Jésus.

I. — *Question de Jésus et réponse de S. Pierre*

A) LA QUESTION POSÉE par le Maître se fait en deux temps.

1. Jésus demande à ses apôtres ce que les Juifs pensent de lui. « Que disent les hommes du Fils de l'homme ? »

Par cette expression « Fils de l'homme » Jésus se désigne lui-même : il avait pris, par son Incarnation, la nature humaine et ses infirmités, hormis le péché. Il veut éprouver les siens et leur fournir l'occasion de manifester leur foi et de confesser hautement sa divinité.

Les apôtres rapportent tous les bruits qui courent, bruits très divergents, étranges. « Les uns, répondent-ils, vous prennent pour Jean-Baptiste, les autres pour Jérémie, ou pour Elie, ou pour quelqu'un des prophètes. » Ce sont des « on dit » qui permettent aux apôtres de parler sans prendre la responsabilité de ce qu'ils ont entendu, et sans se compromettre.

Les Juifs, dans leur orgueil de race, avaient rêvé d'un Messie éclatant, resplendissant de puissance et de gloire. Ils sont déçus et ils ne veulent pas ouvrir les yeux sur la divinité du Christ, si copieusement prouvée cependant par la réalisation des prophéties et l'accomplissement des miracles, et ils ne savent trop à quelle opinion s'arrêter.

Ainsi arrive-t-il toutes les fois que les hommes s'écartent de la vérité, ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre et se laissent envahir par le doute. Ils s'enfoncent dans la mare d'opinions erronées et contradictoires. N'en faisons-nous pas aujourd'hui la douloureuse constatation, alors que le monde actuel présente, à côté de convictions profondes, de somptueuses idées, de belles vertus, de superbes dévouements, le spectacle navrant, éhonté, d'incertitudes, de défaillances et d'improbités ?

2. Jésus veut pousser plus loin son enquête, car, en somme, ces bruits viennent d'un peu partout, de la foule ignorante et grossière, et sont plutôt mal assurés. « Mais vous, qui m'avez suivi, qui croyez-vous que je suis ?... *Vous*, oui, vous, les miens, vous, mes disciples, vous qui me connaissez de tout près, mieux que personne, vous que j'ai choisis, vous que j'ai instruits, vous, les témoins journaliers de mes miracles, de ma vie, vous, que dites-vous ? Partagez-vous l'opinion des autres, de la foule ? »

N'entendez-vous pas, m. f., le Maître nous adresser la même demande, à nous, les baptisés, les enfants de Dieu et de son Eglise, à nous, les confirmés, ses soldats, à nous, les communiants, à nous qui sommes entre ses mains comme l'argile entre les mains du potier, à nous qui, tant de fois, avons reçu ses grâces et ses bienfaits : « Que pensez-vous de moi ? savez-vous vraiment qui je suis ? »

B) RÉPONSE DE S. PIERRE. Les apôtres n'ont plus le moyen de se réfugier dans les « on dit » et de mettre en avant les bruits qui circulent. Ils se taisent. Mais Pierre, qui déjà, à l'annonce de la Sainte Eucharistie, — alors que la plupart des disciples s'en allaient, hochant la tête et murmurant : « Cette parole est dure », — s'était écrié dans une touchante profession de foi et d'amour : « A qui irions-nous, Seigneur? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle ! » Pierre, seul, avec sa spontanéité et son impétuosité ordinaire, répond par cette parole, une des plus graves et des plus solennelles qui aient jamais été prononcées : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Pierre aime et son amour, d'un bond, le lance jusqu'à la perception nette, *la confession* enthousiaste de la divinité de son Maître, qu'il proclame Fils de Dieu, du seul Dieu qui vive, les autres n'étant que des idoles inanimées. Sa parole est pleine d'adoration et d'amour, mais aussi de lumière, de vérité ; elle est la formule précise de la foi.

Pierre parle au nom du passé ; il incarne les vénérables patriarches, les radieux prophètes, les justes, les sages, les guerriers et les chantres d'Israël, et réunissant toutes leurs voix dans un magnifique hommage, il dit à son Maître : Vous êtes le Christ, le Messie désiré, appelé par nos pères.

Pierre incarne aussi la gentilité, qui, comme la postérité d'Abraham, attend le Libérateur, le Sauveur, celui qui est appelé le « Désiré des nations » : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Pierre parle aussi au nom des temps nouveaux. Il entonne le *Credo* de l'avenir que les foules répéteront sur tous les points du globe jusqu'à la consommation des siècles : Je crois en Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant.

N'est-il pas déjà le docteur de la foi, qui éclaire et confirme ses frères ?

II. — *Conclusion formulée par Jésus : primauté de Pierre*

A peine la réponse de Pierre a-t-elle fait éclater sa foi que Jésus le glorifie au-delà de tout ce que peut rêver l'imagination humaine la plus ambi-

tieuse : « Tu es bienheureux, lui dit-il, Simon, fils de Jonas, car ce n'est pas ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te le dis, tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre sera lié ou délié dans le ciel. » (Mt., XVI, 17-21).

1. Pierre s'entend proclamer par Jésus le premier des apôtres, le chef, le fondement de son Eglise. En signe de cette investiture, Simon changera de nom ; il s'appellera Céphas, pierre ou roc, et sur cette pierre, sur ce roc, Jésus bâtira son Eglise. Pierre sera non pas proprement le fondement de l'Eglise, qui est Jésus-Christ, mais le fondement secondaire, le chef visible de l'Eglise, le Vicaire du Christ sur la terre, vicaire avec la primauté, non pas simple primauté d'honneur, mais primauté de juridiction, d'autorité avec le magistère de la foi.

L'Eglise du Christ doit braver tous les siècles, résister à tous les chocs, soutenir victorieusement tous les assauts de l'enfer : il lui faut un fondement inébranlable. Pierre le sera.

L'Eglise doit être une, au milieu des fluctuations et des révolutions du monde. Pour cela, il lui faut un principe d'unité, une autorité divine : Pierre sera cette autorité suprême.

L'Eglise doit être à l'abri de l'erreur et par conséquent infaillible pour résister à l'esprit de mensonge : Pierre sera l'oracle infaillible de la vérité.

Et pour bien marquer que cette autorité et cette infaillibilité ne lui manqueront pas, Jésus dit à Pierre : « Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Au temps des patriarches, les jugements étaient prononcés sous les portes de la ville, d'où le mot « porte » était devenu synonyme de jugement, de souveraineté, de puissance. L'expression « portes de l'enfer » signifie donc les « puissances de l'enfer ». Ces puissances auront beau faire, elles resteront toujours désarmées contre l'Eglise qui, selon la promesse de son divin fondateur, durera jusqu'à la consommation des siècles, clamera le *Te Deum* de ses victoires, récitera le *De profundis* sur la fosse de ses persécuteurs.

Jésus ajoute : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » Les clefs sont le symbole de la puissance : on remet les clefs d'une ville à celui qui vient de la conquérir, pour signifier que la souveraineté passe entre ses mains.

« Et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel. » Les portes, chez les Orientaux, étaient fermées par des liens qui ne pouvaient être liés ou déliés que par le chef de famille. Les liens sont le symbole des lois qui lient la liberté des sujets. Pierre, chef de la famille chrétienne, aura le droit de lier et de délier.

2. Ainsi donc, de par le Maître, Pierre est investi du pouvoir suprême, de l'autorité souveraine, législative, exécutive, judiciaire. Il peut lier, délier, ouvrir, fermer, légiférer, commander sans crainte d'erreur. Satan demandera de le cribler comme le froment. Mais le Maître prie pour lui, afin que sa foi ne défaille point et qu'il confirme ses frères.

Ce magistère de la foi, Pierre ne l'exerce pas aussitôt. Tant que Jésus est là, c'est lui, et lui seul, qui est la lumière du monde. Et puis, Pierre a besoin d'une leçon. Le flambeau qu'il tient va s'éteindre au vent de l'épreuve. Pierre renie son Maître, à la voix d'une servante, mais il se repent, il pleure amèrement. Il est pardonné. Un jour, après la Résurrection, sur les bords du lac de Galilée, par trois fois Jésus lui dit : « Pierre, m'aimes-tu ? » Par trois fois humblement, tendrement, Pierre répond : « Oh ! oui, je vous aime. » Et par trois fois, Jésus lui confie son troupeau : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

* *

Dès que Jésus sera remonté au ciel, dès que l'Esprit-Saint en sera descendu, Pierre exercera le magistère de la foi et portera le flambeau de la lumière à travers le monde ; et le vent des persécutions, le vent des hérésies et des schismes, le vent des rapines, des outrages et des blasphèmes ne pourront l'éteindre, au contraire ils l'aviveront comme un grand foyer.

Au jour de la Pentecôte, Pierre, envahi par la grâce divine, ouvre la mission apostolique qui ne se clôturera qu'à la fin des siècles. Il prêche le Christ, le Fils du Dieu vivant, aux Juifs qui l'attendaient et qui se convertissent par milliers. Il préside des conciles à Jérusalem, il confirme ses frères dans la foi au Christ qu'il aime.

Mais il n'y a pas que les Juifs qui sont appelés à la conversion, il y a les païens, les gentils.

Quitte ton pays, laisse le lac où tu as pêché le poisson, sur les bords duquel, tant de fois, tu as conversé avec ton Maître, tu l'as vu, docteur sublime, charmer les foules, thaumaturge tout-puissant, guérir les malades, et va au large, sur le grand océan du monde, où les âmes t'attendent pour cingler avec toi vers le rivage éternel. Pars, fais escale à Antioche, la métropole de l'Orient, pour fonder une Eglise aux patriarches fameux ; va à Rome, la métropole du monde, la maîtresse de l'univers, attaquer le paganisme en plein cœur et prêcher le Christ, le Fils du Dieu vivant !

Voici la persécution, brutale, cruelle, sanglante, la persécution fielleuse, voici les fauves, les flammes, le glaive, les chaînes ; les puissances de l'enfer tombent, s'abattent sur les tiens, sur toi, qui « ne connaissais pas cet homme », et que tu reconnais, un soir, sur la Voie Appienne, alors qu'il venait, chargé d'une croix, à Rome, pour s'y faire crucifier de nouveau. Arrêté, condamné à mort, tu meurs toi-même sur la croix, non sans avoir, pendant trente-quatre ans, fait la pêche miraculeuse des âmes, lutté contre les tempêtes, les erreurs, les persécutions, et confirmé dans la foi tes frères croyants et martyrs.

Et tu vis toujours, ô Pierre, lumière ardente qui ne vacille pas, ne s'éteint pas ; force puissante qui ne s'émiette pas ; pilote dont la céleste barque vogue sur la mer immense où souffle l'esprit du mal, mais ne sombrera jamais parce qu'elle porte, avec toi, l'Invincible ! Tu vis, et nous te saluons, nous te vénérons, nous t'aimons dans le grand Pontife blanc, que l'univers vient d'acclamer triomphalement, dont la parole n'a jamais été plus écoutée, dont l'auréole n'a jamais été plus auguste !

O Pierre, confirme-nous toujours dans notre foi ! A qui donc irions-nous ? Par Jésus, tu as les paroles de la vie éternelle, tu es la voie, la vérité, la vie ; tu es le vicaire du Christ, le Fils du Dieu vivant. Avec toi, nous voulons croire au Christ, obéir au Christ, aimer le Christ. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XIV

LES DIFFÉRENTES SORTES DE CONSCIENCE *(suite)*

Mes frères,

On peut faire des distinctions de conscience, soit en se plaçant au point de vue de *son état habituel,* soit en la considérant *dans ses actes.*

D'après son état habituel, la conscience est *droite* ou *faussée,* ainsi que nous l'avons vu dans notre dernier entretien.

D'après ses actes, on peut établir deux distinctions : la conscience est *certaine* ou *douteuse, vraie* ou *erronée.*

Tel est le sujet que nous allons étudier aujourd'hui.

I. — *Conscience certaine et conscience douteuse*

I. CONSCIENCE CERTAINE. — 1. *Notion.* On dit qu'une conscience est certaine, lorsqu'elle juge avec certitude, c'est-à-dire sans crainte de se tromper, que telle action est prescrite, licite ou défendue.

Il ne s'agit pas d'une certitude *absolue* qui exclurait toute possibilité d'erreur, d'une certitude métaphysique, fondée sur la nature même des choses. Ainsi nous sommes métaphysiquement certains qu'il ne peut exister un cercle carré, qu'une partie ne peut être plus grande qu'un tout. — Il ne s'agit pas non plus d'une certitude physique, fondée sur la constance des lois de la nature. Ainsi c'est une loi de la nature que le feu brûle les corps et je suis physiquement certain que si je mets ma main au feu, je me brûlerai. — Il s'agit d'une *certitude morale,* fondée sur la constance des lois de la morale, d'une certitude qui exclut non toute possibilité de se tromper, mais toute crainte sérieuse, raisonnable d'erreur ou tout doute prudent, d'une certitude dans laquelle on peut se dire : « Je suis convaincu que je ne me trompe pas. »

C'est cette dernière sorte de certitude qui constitue la conscience certaine. Ainsi, d'après la loi morale, la maladie dispense d'entendre la messe dominicale. Je puis donc être *moralement* certain, un dimanche, que mon état de santé m'autorise à manquer la messe sans péché.

Remarquons bien qu'il n'est pas nécessaire que la conscience soit *théoriquement* certaine ; il suffit qu'elle soit *pratiquement* certaine. Il s'agit, en effet, non d'un jugement théorique sur l'action à faire, c'est-à-dire de juger si elle est toujours et en tout cas prescrite, permise ou défendue, mais d'un jugement pratique, c'est-à-dire de juger, dans le cas présent, avec toutes les raisons que l'on peut avoir et selon les circonstances où nous nous trouvons, si l'action est prescrite, permise ou défendue. Ainsi il est défendu, en général, de manger de la viande le vendredi ; mais cela peut m'être permis dans telle ou telle circonstance, parce que je suis malade, faible de santé, parce que je n'ai pas autre chose à manger, parce que je me livre à un travail très pénible, parce que je suis militaire, etc.

La conscience certaine peut différer de la conscience vraie, qui porte un jugement exact sur une action, jugeant bien ce qui est bien, mal ce qui est mal ; ainsi celui qui croit invinciblement qu'une action est licite, lorsqu'elle ne l'est pas, a une conscience à la fois certaine et erronée.

2. *Règles pratiques. — Nous ne devons pas agir sans avoir la conscience pratiquement certaine* que, dans le cas où nous nous trouvons, l'acte que nous nous proposons de faire sera licite pour nous. Nous ne devons pas agir, quand nous nous disons : « Je vais sûrement commettre un péché. » Nous ne devons pas agir non plus, quand nous nous disons : « Je vais peut-être commettre un péché, » car c'est nous exposer, sciemment et de propos délibéré, à commettre un péché.

Encore une fois, il ne s'agit pas de certitude théorique et générale sur la licéité de l'acte considéré en soi et dans l'abstrait, mais du cas pratique, concret, particulier.

On peut toujours suivre une conscience certaine. Quand la conscience nous dit que, pour nous et dans notre cas spécial, une chose est permise, nous pouvons la faire sans hésiter.

II. CONSCIENCE DOUTEUSE. — 1. *Notion.* On dit qu'une conscience est douteuse, lorsqu'elle ne perçoit pas clairement son devoir et se demande si une action est bonne ou non, quand elle hésite entre deux devoirs opposés, par exemple, entre le devoir de dire la vérité et le devoir de ne pas trahir un secret. On l'appelle aussi *perplexe.* C'est plutôt une récusation de juger. La conscience se déclare incompétente à juger, comme tel juge se refuse à juger lorsqu'il est insuffisamment éclairé, et ajourne sa décision jusqu'à plus ample informé.

Parfois le doute est moins fort ; la conscience s'appuie sur de sérieuses raisons pour croire qu'une action est morale, sans exclure cependant toute crainte d'erreur.

2. *Quelle est la conduite à tenir dans le cas de conscience douteuse ?*

a) On ne doit jamais agir avec un doute pratique. Agir dans le doute, sans pouvoir se dire si, dans le cas où l'on se trouve, telle action est bien permise, et en se disant, au contraire, qu'elle est peut-être défendue et qu'on fait un péché, c'est accepter le péché, s'il y est, c'est donc montrer une disposition mauvaise et coupable.

Il faut alors ou s'abstenir de l'acte dont la moralité nous reste pratiquement douteuse, ou bien dissiper le doute pour passer à la certitude pratique.

Prenons un exemple. Je sais qu'il faut « garder » le saint jour du dimanche, et ne pas se livrer aux œuvres serviles, ce jour-là. Mais, aujourd'hui dimanche, je doute si le cas dans lequel je me trouve est une excuse suffisante pour pouvoir travailler et me dispenser de l'observation de la loi. Le temps pourrait changer et abîmer une récolte. Je suis bien dans un doute pratique ; un double parti se présente à moi : ou bien m'abstenir de l'acte dont la moralité me reste pratiquement douteuse, c'est-à-dire, en fait, m'abstenir de travailler ; ou bien sortir du doute et passer à la certitude pratique, c'est-à-dire prendre un moyen honnête, s'il y en a un, d'arriver à cette conclusion : « Je puis certainement, en l'occurrence, travailler sans commettre de péché. »

b) On peut passer du doute pratique à la certitude pratique et se former une conscience pratiquement certaine.

— Il faut d'abord chercher à éclaircir le doute par tous les moyens mis à notre disposition, par exemple en étudiant de plus près le cas et la loi qui le régit, en consultant des personnes plus instruites, en se basant sur la conduite de gens consciencieux, vertueux, en sollicitant le secours de la lumière divine par la prière. On pourra alors agir, d'après les rai-

sons « pour » et d'après les raisons « contre », en les pesant équitablement.

— Mais si le doute n'est pas dissipé, soit faute de temps, soit à cause de la complexité du cas, soit pour d'autres raisons, que faire ? Suis-je vraiment enfermé dans mon doute pratique, sans pouvoir en sortir ? Une règle admise par les gens sensés, sages, à la conscience droite, me permet d'agir, si je ne puis attendre. Elle a pris l'allure d'un principe. La voici : *Une loi douteuse n'oblige pas, du moins quand son inobservance ne peut faire de tort à personne.* En d'autres termes, on raisonnera ainsi : « Il est possible que telle chose soit défendue, mais je n'en suis pas certain et je ne puis pas arriver à le savoir, ni m'abstenir sans raison grave ; donc, dans le cas présent, la défense, s'il y en a une, n'oblige pas pour moi. »

Ainsi il y aura toujours un doute théorique, mais il n'y aura plus de doute pratique.

Par exemple, je doute si je suis tenu de jeûner, si je suis assez malade pour me dispenser du jeûne; je ne puis éclaircir ce doute, et je crains sérieusement les conséquences du jeûne : je ne suis pas obligé de jeûner. Ainsi mon doute s'est changé en certitude pratique.

Il en serait de même dans le cas où deux devoirs se présentent en même temps et où l'on n'arrive pas à juger lequel des deux doit l'emporter, par exemple, aujourd'hui, dimanche, dois-je aller à la messe ou rester près de ce malade ? Il faut, dans ce cas, choisir le devoir qui paraît le plus important. Si l'on n'en sait rien, si l'on ne peut trancher le cas, il n'y a pas péché, quel que soit le parti auquel on s'arrête.

Nous avons dit : *une loi douteuse n'oblige pas, du moins quand son inobservance ne peut faire de tort à personne.*

Cette restriction s'explique et a sa raison d'être. Sans doute, il est des cas où la question d'autrui n'entre pas en ligne de compte. Ainsi : « Suis-je obligé de jeûner aujourd'hui ? » n'intéresse pas la situation de mon voisin.

Mais il est des cas où l'intérêt du prochain, sa sécurité physique ou morale sont en jeu.

Il faut toujours suivre l'opinion la plus sûre, quand il s'agit de la vie et des intérêts graves du prochain. Ainsi un médecin doit toujours choisir entre deux remèdes celui qu'il juge le plus apte à guérir son malade ; un chasseur qui craint de tuer quelqu'un en tirant, n'a pas le droit de tirer.

Ainsi au sujet du baptême en cas de nécessité. Il faut baptiser un enfant au domicile de ses parents. Il n'y a pas d'eau baptismale et il est fort à craindre que le temps manquera pour aller en chercher ; on prendra donc de l'eau ordinaire. On prend une bouteille dont le contenu, dit-on, est *très probablement* de l'eau. Faut-il s'en servir ? Eh bien ! non. En effet, il est absolument certain qu'il faut baptiser avec de l'eau, autrement le sacrement ne serait pas valide, et qu'il faut faire tout le possible pour assurer la validité du baptême, en n'employant qu'un liquide qui soit *sûrement* et non probablement de l'eau. Il faut donc laisser le liquide qui est « très probablement » de l'eau et prendre de l'eau « certaine » au robinet, à la fontaine, au puits.

Cependant on peut se trouver dans un cas d'extrême urgence : l'enfant à baptiser est très mal; il va mourir. Il faut donc en toute hâte l' « assurer », faire tout le possible pour procurer son salut. Or il n'y a là qu'un liquide « douteux » ; c'est *probablement*, pas certainement de l'eau; et l'on n'a pas le temps de chercher de l'eau « certaine ». Alors ou l'on s'abstiendra de baptiser : si l'enfant meurt, il n'ira certainement pas au ciel ; ou l'on donnera le baptême, en se servant d'eau « douteuse » (il n'y **en a pas d'autre là), l'enfant sera sauvé**, si le liquide est effectivement de l'eau, car alors le baptême serait valide. Il n'y a donc pas à hésiter : en pareil cas d'urgence, il faut baptiser avec l'eau douteuse. Si l'enfant ne meurt pas aussitôt, on n'aura qu'à renouveler, dès que ce sera possible, le baptême avec de l'eau certaine, sous la condition : « Si tu n'es pas baptisé, je te baptise. »

Il faut encore aller au plus sûr, lorsqu'il s'agit de notre propre sécurité.

Je suppose que le médecin m'a ordonné deux remèdes. Je dois prendre 50 gouttes du premier, qui n'est donc pas nocif ; je ne dois prendre que 5 gouttes du second, qui est un poison et dont 50 gouttes me tueraient. Voici que les étiquettes mal collées ou déchirées n'existent plus sur les fioles ; je ne sais plus distinguer entre le remède-poison et l'autre. Que faire ? Dieu me défend d'attenter à mes jours. Si je prends 50 gouttes du remède contenu dans la fiole au poison, je mourrai certainement. Puis-je choisir au hasard n'importe laquelle ? Non. Il faut choisir le parti le plus sûr, qui sera de recourir au pharmacien. Sous prétexte que c'est douteux, je n'ai pas le droit d'exposer ma vie.

II. — *Conscience vraie et conscience erronée*

La conscience est *vraie*, lorsqu'elle porte sur une action un jugement exact, conforme à la vérité, lorsqu'elle appelle bien ce qui est bien, mal ce qui est mal, par exemple, quand elle condamne le vol, le mensonge, le blasphème, l'impureté, l'homicide, le suicide, etc.

Au contraire, alors que la conscience nous représente comme bonne une action mauvaise, ou comme mauvaise une action qui est bonne, elle est *erronée.*

Il faut remarquer attentivement qu'un jugement porté par la conscience peut être à la fois certain et erroné.

Il peut regarder comme défendu ce qui est permis. Ainsi une dispense générale a été légitimement accordée pour tel jour habituel de jeûne et d'abstinence. J'ignore cette dispense et je me crois tenu au jeûne et à l'abstinence ce jour-là ; mon jugement de conscience est certain, mais erroné.

Il peut aussi, et souvent, considérer comme permis ce qui est réellement défendu et faire commettre un acte qui *en soi* est un péché.

Y a-t-il, ou non, un péché formel ? y a-t-il culpabilité de la part de celui qui fait l'acte ? L'erreur est-elle une excuse ?

Une distinction s'impose.

Si celui qui agit ne soupçonne pas son erreur et que rien ne l'en saurait tirer, sa conscience est *invinciblement erronée* ; elle équivaut à une conscience certaine. Son ignorance n'est pas coupable, et on doit regarder sa faute comme purement matérielle et son auteur comme réellement innocent.

Mais si celui qui agit soupçonne son erreur et peut en sortir, sa conscience est *vinciblement* erronée et ne peut servir de règle de conduite ; l'erreur volontaire ne saurait être une excuse, l'ignorance est coupable, l'acte est coupable, tout au moins dans sa cause.

* *

On le voit, la conscience étant la mesure de nos actions, il importe qu'elle soit juste et droite, con-

forme à la mesure première qui est Dieu lui-même. Il faut donc la former. Les parents, les maîtres, les catéchistes ont là un rôle de premier ordre, une mission de la plus haute importance.

Il faut aussi la réformer, quand elle a été déformée, la rectifier, la redresser.

Nous n'avons pas voulu entrer dans les détails qui font l'objet de discussions entre les théologiens. Nous avons pris les cas dans lesquels se débat la vie ordinaire. Nous recommandons à chacun d'aller consulter, dans les cas extraordinaires plus difficiles, plus spéciaux, plus complexes, son directeur de conscience.

Que Dieu daigne éclairer et fortifier en nous une conscience droite ! Ainsi soit-il.

TRIDUUM D'ADORATION PERPETUELLE

2e Jour : Instruction du matin

LE DIEU-HOSTIE ATTEND DES RÉPARATIONS

Mes frères,

Après la brève étude que nous avons faite hier du culte de l'Eucharistie depuis les origines de l'Eglise, nous nous demanderons ce matin ce que le Dieu-Hostie attend surtout de nous en ces jours. Il attend sans nul doute des adorations, des actions de grâces, des prières. Mais ce dont son Cœur a le plus soif, c'est de réparations. C'est là un acte de justice.

La *réparation* Pie X l'appelait « l'œuvre providentielle ». Aucune, en effet, n'est plus nécessaire en ces temps malheureux que nous traversons. Elle complète et couronne toutes les œuvres suscitées de nos jours par le dévouement catholique ; elle en assure l'efficacité et le succès. La charité cherche, pour les soulager, tous les besoins, toutes les souffrances, toutes les infortunes de l'humanité. Pas un enfant de la grande famille chrétienne, pas un membre de cet immense corps à qui elle ne vienne en aide dans sa détresse. C'est très bien. Mais le Chef de la famille, la tête et le cœur de ce corps, Jésus-Christ, devait-il être oublié ? Il est parmi nous, il est pauvre, il est exilé, il souffre. Notre devoir n'est-il pas d'exercer envers lui notre compassion ? Lui consacrer de notre temps, lui prodiguer de notre dévouement, lui témoigner de notre amour, voilà l'œuvre de la réparation. Comme il y a des Frères et des Sœurs pour les membres souffrants de l'humanité, il faut qu'il y ait des frères et des sœurs de charité pour le Cœur blessé de notre divin Maître. Vous voulez, n'est-il pas vrai ? être de ceux-là, et je vous en félicite. Afin de vous encourager dans l'accomplissement de ce grand devoir, je viens vous montrer la portée de vos réparations.

I. — *Notre-Seigneur a cherché des réparations*

D'abord, vous reproduisez ce qu'a fait Jésus lui-même pendant sa vie. Pourquoi s'est-il fait homme ? pourquoi a-t-il vécu ? pourquoi est-il mort ? Mais pour réparer. Il voyait son Père outragé, et il est venu en ce monde pour opposer à ces outrages ses hommages, ses adorations, son amour. Puis vous répondez à l'un de ses plus vifs désirs. Réparateur, il veut être lui-même consolé, il va jusqu'à provoquer des consolations.

Voyez comme pendant toute sa vie ce besoin s'est manifesté. Dès Bethléem, à peine né, il est rebuté, repoussé, méconnu : aussitôt il appelle des consolateurs : les voici dans la personne des bergers et des mages ; ce sont les premiers réparateurs. — En Egypte où la fureur jalouse d'Hérode l'a contraint de se réfugier, il a, au milieu de ces idolâtres dont la vue blesse son cœur, il a Marie et Joseph, douce compagnie en laquelle il se repose et se console. — Pendant sa vie publique, on dénature ses paroles et ses actes, on le calomnie, on le pourchasse : alors Béthanie s'offre à lui, et il y trouve l'amitié fidèle de Lazare, les soins empressés de Marthe, les larmes et les parfums de Madeleine. — Lorsque, dans les plaines de Capharnaüm, l'annonce du futur mystère eucharistique soulève des doutes, des murmures, des scandales et éloigne à jamais de lui tout un groupe de disciples, il se tourne vers ses apôtres et leur dit : « Voulez-vous aussi m'abandonner ? » N'est-ce pas un appel à la compassion ? Vous savez quelle réparation renferme la réponse de S. Pierre : « A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » — Au Cénacle même, à cette heure du suprême amour, l'Homme-Dieu rencontre la plus noire trahison : Judas est là. Mais voici S. Jean; Jésus l'attire sur son cœur pour recevoir la consolation d'une âme pure et aimante. — Au jardin de l'agonie, il la cherche auprès de ses disciples ; mais, hélas ! sa voix est ici sans écho : ils dorment et chaque fois qu'il revient à eux, il les trouve endormis. — Sur le chemin du Calvaire, du moins, au milieu de tous les opprobres qui l'accablent, j'aperçois Véronique, la pieuse et vaillante femme, qui répare à sa manière et selon son pouvoir, j'aperçois les filles d'Israël qui compatissent et qui pleurent ; et, sur la croix, quand, dévoré de soif par la souffrance, il daigne demander quelques gouttes d'eau et ne les peut obtenir, Marie, sa très sainte Mère, Madeleine, les saintes femmes, Jean lui offrent leurs larmes, et elles lui sont une compensation pour le fiel et le vinaigre, pour le mépris et la haine de ses ennemis ; le bon larron proclame sa divinité, sa parfaite sainteté et implore son pardon.

Vous le constatez, m. f., pendant sa vie, Notre-Seigneur a constamment cherché la réparation. Ne vous en étonnez pas. D'abord Jésus-Christ est Dieu et comme tel il ne peut permettre qu'on l'offense impunément ; si on ne lui apporte pas des réparations spontanées, sa justice en exigera, et lorsque on l'oblige à venger ses droits, les représailles sont terribles. Puis Jésus est homme, et comme tel il a ainsi que nous un cœur sensible que l'amour dilate et console et que la haine attriste et resserre.

II. — *Trois outrages à réparer*

Si, aux jours de sa vie mortelle, le divin Maître se montrait avide de consolations, il n'en éprouve pas un moindre désir dans l'Eucharistie, qui est la continuation et l'extension de cette vie à travers le temps et l'espace. Ici aussi, en effet, il est délaissé, rejeté, insulté, et dans quelles proportions ? Où sont les réparateurs de sa gloire outragée, de son amour méconnu ? C'est du long jour de sa vie eucharistique, qui a commencé au soir du Jeudi Saint et qui durera jusqu'à la fin du monde, qu'il a fait dire par son prophète : « Tout le jour j'ai cherché des consolateurs, et je n'en ai pas trouvé. » Ce n'est pas vrai, grâce à Dieu, de tous les hommes ; ce ne l'est pas de vous, m. f., et ce le sera moins encore aujourd'hui, demain et après ; car vous vous promettez d'être assidus aux pieds du Dieu-Hostie.

Trois outrages principalement l'atteignent au Sacrement de l'autel.

Le premier est celui de la négation ou de l'incrédulité. Parce que Jésus disparaît ici tout entier, parce qu'il voile jusqu'à son humanité afin de se faire notre aliment, l'hérésie, l'incroyance, le rationalisme regardent avec mépris nos Tabernacles et se rient de nous, en disant : « Où est-il donc, votre Dieu ? » Il n'est pas possible que Dieu habite là. Oh ! empressez-vous devant l'autel, entourez ce trône, attestez par votre présence que vous croyez à celle de votre Dieu dans cette humble hostie, redites-lui votre foi d'hommes libres et totalement soumis à sa parole. Que ce soit la réparation de l'impiété railleuse.

Le second outrage qui attriste le Dieu-Hostie est celui de la trahison, de l'ingratitude, du sacrilège. Dans ces sanctuaires, qui sont d'autres Cénacles, il se rencontre des Judas, que l'hypocrisie, la fausse piété conduisent à la Table sainte, qui abusent de la bonté, du silence, de l'anéantissement du divin Maître et qui font servir à leur condamnation un Sacrement dont Jésus a voulu faire le gage de la vie éternelle. Chrétiens au noble cœur, oh ! soyez-lui d'autres S. Jean ! Recevez-le avec amour dans une âme bien préparée ; reposez votre tête sur son cœur ; que votre piété sincère lui fasse oublier les amertumes causées par ses faux amis.

Il est un troisième outrage que nous infligeons au Cœur de l'Homme-Dieu dans l'Eucharistie, et celui-ci lui vient de ses serviteurs. C'est celui de l'irrévérence, de l'inattention, de la dissipation de l'esprit et du cœur, de la froideur, du manque d'empressement ou d'une sorte d'indifférence à son égard. C'est le sommeil lâche, c'est la lassitude ou le défaut d'affection des apôtres à Gethsémani. On a communié le matin, on a pris des résolutions et fait des promesses, on était prêt à tous les sacrifices. Hélas ! on s'est moralement assoupi, on a tout oublié, on n'a pas eu le courage de veiller une heure avec Jésus ; et les consolations qu'il attendait, il en est privé ; il continue de souffrir seul ! Pitié, m. f., pour notre divin Sauveur, aux prises avec la plus grande tristesse ! Entendez la voix qui vous supplie : « Veillez et priez avec moi ! » (Mt., XXVI, 38). Il en est besoin aujourd'hui plus que jamais. Jetez donc vos regards sur notre patrie. Ne voyez-vous pas que sous des dehors bienveillants la guerre au Christ et à son Eglise se poursuit ? Elle est plus perfide, elle n'est pas moins implacable. Réparez donc, m. f., réparez ! Assurément, vous n'êtes que le petit troupeau dont parlait Notre-Seigneur, et il peut vous sembler que ce que vous faites est trop peu. Détrompez-vous. Les prières silencieuses que vous répandez devant le Tabernacle, unies à celles du divin Prisonnier ne sauraient être impuissantes. N'eussions-nous dans les mains qu'une fragile Hostie, avec elle nous pouvons reprendre le monde. Courage donc : nos prières et nos réparations font l'œuvre du salut ; d'autant que nous n'agissons point seuls ici ; c'est Notre-Seigneur qui agit en nous, qui s'empare de nos prières, qui les rend efficaces en les appuyant de ses mérites infinis. Ainsi soit-il.

2e Jour : Instruction du soir

LE DIEU-HOSTIE LUMIÈRE DU MONDE

Mes frères,

La voie qui mène à la félicité éternelle, c'est Jésus-Christ. Mais pour la suivre, il faut éclairer la marche. Comment avancer au milieu des ténèbres ? Le long des côtes, on construit de hautes tours au sommet desquelles au déclin du jour on allume des feux d'une puissante portée, feux connus des matelots et qui, vus de loin, servent à les guider pendant la nuit. Au milieu des ténèbres de la foi, sur une mer orageuse et toute semée d'écueils, l'homme a besoin pour sa traversée d'un phare lumineux qui éclaire sa route. Ce phare, c'est la vérité, et la vérité c'est encore l'Homme-Dieu, « lumière de lumière, illuminant tout homme venant en ce monde », allumée au centre de l'Eglise et rayonnant sans cesse de chaque autel comme d'autant de foyers sur tout l'univers. Si avant son Incarnation le Verbe était déjà la « lumière véritable » (Jo., I, 9) ; si dans le ciel il est encore le flambeau de l'éternelle Cité, *lucerna ejus est Agnus* (Apoc., V, 35) ; pourquoi ne serait-il pas dans l'Eucharistie la lumière du monde ? — Sacrement de lumière, soleil de l'Eglise, soleil des âmes, soleil de l'intelligence, ce sont là les noms dont les Pères, les Docteurs, les écrivains sacrés se sont plu à appeler la divine Eucharistie.

La justification de ces titres sortira d'une double considération que je viens vous soumettre : 1° l'Eucharistie est la lumière de l'Eglise, 2° elle est la lumière de l'humanité.

I. — *L'Eucharistie est la lumière de l'Eglise*

Dans le monde matériel, la lumière nous vient du soleil ; tous le voient et l'admirent, bien qu'encore il nous soit dérobé pendant la nuit par la rotation de la terre et disparaisse parfois pendant le jour derrière les nuées. Dans le monde intellectuel, la raison des choses est fréquemment enveloppée d'obscurité et de mystère. De même, dans le monde moral, ce qui explique tout demeure mystérieux et caché ; c'est l'humble Hostie du Tabernacle, c'est le Dieu de l'autel. Oui, l'Eucharistie est le soleil de l'Eglise. Elle éclaire toute son histoire : son passé qu'elle rappelle, son présent qu'elle sanctifie, son avenir qu'elle figure et prépare.

1. *Le passé de l'Eglise*. Vous avez remarqué, m. f., que dans nos temples les pierres se tournent, les lignes architecturales convergent, les nervures s'infléchissent vers le tabernacle, formant pour ainsi dire une couronne à l'Hôte divin qui y réside. Ainsi de tous les points de l'histoire sainte partent des lignes lumineuses qui viennent aboutir à l'autel comme à leur centre. Essayez d'expliquer les analogies, les convenances, les motifs des institutions passées, sans l'Eucharistie ! Essayez de comprendre les sacrifices, le sacerdoce, sans en approcher l'Eucharistie comme le modèle parfait, comme le type divin qui donne le sens et la vie à ces ébauches grossières ! Les figures, ces ombres de l'Ancienne Alliance, pour emprunter le langage de S. Paul, qui dessinaient-elles ? Le Christ sans doute ; mais surtout le Christ-Hostie : tels Melchisédech, Isaac, Aaron ; tels encore l'arbre de vie, l'Agneau pascal, la Manne, l'Arche d'alliance, les Pains de proposition, parmi tant d'autres. Les prophéties, qui annonçaient-elles ? Les phases de la vie de l'Homme-Dieu assurément ; mais plus spécialement cette vie mystique dont la durée devait s'étendre jusqu'à la fin des siècles. La plupart des prophètes ont célébré les gloires et les bienfaits de la présence réelle, de la Table sainte et de l'autel ; le Roi psalmiste plus que tous les autres a exalté les merveilles de nos sanctuaires, les douceurs du céleste Banquet en des accents dignes d'un Docteur de la loi nouvelle.

2. *Le présent de l'Eglise.* Pour comprendre le plan magnifique et la divine harmonie de l'Eglise, il faut chercher le point auquel tout se rapporte, le centre d'où tout part et auquel tout se ramène. C'est l'Eucharistie seule qui nous le révèle. Elle est, dans l'Eglise, le mot suprême de tout enseignement, l'expression dernière de tous nos rapports soit avec Dieu soit avec le prochain. Vérité complète, parfaite charité, voilà ce qu'est l'Eucharistie ; et c'est par là que l'Eglise offre le spectacle de l'ordre le plus harmonieux.

S'agit-il du dogme ? Sans l'Eucharistie, tous les mystères de la religion perdent leur couronnement et leur unité, ils se désagrègent ; avec elle, au contraire, tout se tient, tout s'enchaîne, et si les obscurités subsistent auprès de l'autel, à la lumière qui s'en dégage, ou elles se dissipent ou elles sont un charme de plus. Voyez le protestantisme ; à peine Luther a-t-il touché au dogme eucharistique, que tout l'édifice des croyances catholiques s'écroule. La clef de voûte n'en existait plus.

S'agit-il de la morale ? Il me faudrait dire toutes les vertus qu'inspire l'Eucharistie, les efforts qu'elle nécessite, les énergies qu'elle provoque, les héroïsmes qu'elle enfante. Pareille à l'Arche d'alliance dont la seule présence au camp des Hébreux était un gage de victoire, l'Eucharistie au sein de l'Eglise préserve du péché ou en relève. Vous savez bien que ce n'est pas à l'ombre de l'autel que s'ourdissent les complots, que s'attisent les haines et que se préparent les crimes. Ce n'est pas ici que l'on fomente la lutte des classes et que l'on déchaîne les passions populaires. Ici l'on n'entend que des paroles de paix, de charité, de compassion et de pardon.

S'agit-il du culte ? L'Eucharistie en est l'objet principal. Pourquoi cette pompe, cette grandeur, cette majesté de nos cérémonies saintes ? Pourquoi ces vastes édifices qu'embellissent à l'envi l'architecture, la peinture, la sculpture, l'orfèvrerie ? Le Dieu du sanctuaire explique tout, comme il donne leur caractère sacré à nos temples.

3. Reste *l'avenir de l'Eglise.* Le phare eucharistique projette sa lumière jusque sur l'océan de l'éternité. Il nous ouvre sur le ciel de merveilleuses perspectives, il nous offre l'avant-goût de la vision béatifique. « Qu'avons-nous dans l'Eucharistie, s'écrie Bossuet, sinon celui qui fait la félicité des élus ? C'est la même substance : il n'y a qu'à ôter le voile. Ce voile ôté, que me restera-t-il si ce n'est l'objet qui fera ma béatitude ?... Qu'ai-je encore à désirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement ce que je sais bien avoir, mais que je ne vois pas ? » — Passé, présent, avenir de l'Eglise, l'Eucharistie éclaire donc tout, elle en est vraiment le soleil. J'ai ajouté qu'elle est aussi la lumière de l'humanité.

II. — *La lumière de l'humanité*

L'esprit humain s'applique aux choses les plus diverses : il embrasse l'affirmation et la négation, le nécessaire et le contingent, l'absolu et le relatif. Mais dans ces multiples incursions dans le monde de la pensée, qui sera sa règle et son guide, si ce n'est la vérité ? La vérité, c'est elle qui nourrit l'intelligence comme le pain nourrit le corps. Depuis le commencement du monde, l'homme en a toujours été affamé. Qu'est-ce qu'il n'a pas tenté, qu'est-ce qu'il ne tente pas encore pour l'atteindre ? Que l'on annonce un météore, un événement sidéral, qu'une éclipse doive avoir lieu, qu'un volcan fasse éruption sur quelque point du globe, qu'un phénomène se produise, et les hommes possédés du désir de savoir viennent de toutes parts, étudient, observent, supputent, comparent, analysent et mettent tous leurs efforts à conquérir la vérité nouvelle. N'est-ce point là une image de ce que fait sans cesse l'humanité ? Elle veut la vérité, elle la demande à tout et à tous, et quand elle l'a enfin trouvée, ou du moins quand elle croit la posséder, elle la serre sur son cœur à l'instar d'un trésor. — Et si de l'ordre naturel nous passons à l'ordre surnaturel, combien plus grand est le bonheur de l'homme qui découvre une parcelle de vérité ! Au cours de vos lectures, vous aurez certainement rencontré l'aveu des souffrances intimes de ces pauvres victimes du doute que leur orgueil ou leurs passions ont conduites à ne plus croire ; vous avez entendu les accents émus de ceux que l'épreuve, la réflexion et la prière ont ramenés de l'incrédulité à la foi. Le premier et le plus grand de ces convertis, S. Augustin, a dit : « Que mon cœur a souffert jusqu'au jour où il a pu se reposer dans la vérité ! Alors j'ai trouvé le bonheur et la paix. Au contraire, lorsque j'ai trempé mes lèvres à la coupe empoisonnée de l'erreur, elle m'a enivré ; mais je l'ai bien vite repoussée en disant : Tu n'es que mensonge et douleur ! »

Cette vérité si désirable, m. f., quelle est-elle donc ? La philosophie nous répond avec S. Thomas qu'elle est « l'équation exacte entre notre esprit et les choses. » Très bien ! Mais cette équation, à qui la demander ? A notre faculté de connaître ? Hélas ! Quand serons-nous certains de la posséder ? Vous savez si l'esprit humain est sujet à l'ignorance et à l'erreur. Il ne peut, en tout cas, nous donner qu'un semblant de lumière, une lumière mêlée de combien d'ombres ! L'équation toujours exacte qu'est la vérité, elle n'est qu'en Dieu ; lui seul la possède et en fait don ; car, ajoute encore S. Thomas, c'est la pensée de Dieu qui fait les choses être ce qu'elles sont. Et puisque nous ne pouvions pas aller chercher cette vérité dans les profondeurs du ciel, Dieu l'a fait descendre jusqu'à nous. Il nous a envoyé son Verbe ; nous l'avons vu « plein de grâce et de vérité ; il éclaire l'esprit de quiconque vient en ce monde », et en nous parlant, il nous a dit : « Je suis la Vérité. »

Pendant trente-trois ans, vivant au milieu des hommes, il a refoulé de leur esprit les ténèbres de l'erreur et du vice qui l'obscurcissaient, il les a éclairés des lumières de la vérité. Mais en remontant vers son Père, il n'a point remporté ce don inestimable. Il continue de nous le dispenser par le magistère de l'Eglise. Mieux que cela, il vit substantiellement dans le Sacrement de l'autel, et là il ne cesse d'exercer, d'âme à âme, son office de docteur ; là il nous répète comme aux jours de sa vie apostolique : « Tant que je suis sur la terre, je reste la lumière du monde » (Jo., IX, 5). Il l'est pour tous, il l'est pour chacun. « Que fait Notre-Seigneur au saint tabernacle ? disait Lacordaire. Il nous attend, Messieurs. Il nous attend pour nous parler. — Nous avons un besoin général de la vérité qui est commun à tous ; mais pour chacun de nous il y a une vérité propre, la vérité qui correspond à sa prédestination particulière. — Misérables orateurs, que sommes-nous dans la parole publique comparée à cette parole divine qui parle à l'âme ? C'est la parole secrète de Dieu à une âme unique. — C'est pour nous la dire que Jésus-Christ nous attend. »

Et de fait, pour combien d'âmes la conversion a-t-elle commencé ou s'est-elle achevée au pied du tabernacle ? Jusque là, leurs yeux étaient fermés, bien plus que ceux des disciples d'Emmaüs, et ils ont connu leur Dieu « à la fraction du pain » (Luc, XXIV, 35).

La lumière de l'Eucharistie ! Mais Dieu s'est plu à nous en montrer le rayonnement sur les intelligences en accumulant sur les terres catholiques les plus beaux génies dont s'honore l'humanité. Mais ne luit-elle pas à vos yeux en ces jours ? Au pied de cet autel, où vous avez déjà adoré et prié, ne vous êtes-vous pas sentis éclairés et sur les enseignements de la foi, et sur vos devoirs particuliers, et sur votre état d'âme intime ? La vérité ! ah ! vous la possédez, vous, les fervents de l'Eucharistie. Sachez apprécier votre bonheur, mais ne soyez pas des égoïstes ; faites-la partager à tant de pauvres âmes qui l'ont perdue et qui la cherchent. Donnez la vérité à ce peuple que l'on trompe, à cette foule d'affamés que l'on illusionne. Que leur jette-t-on en pâture ? Des mots, toujours des mots, rien que des mots sonores, des mots à effet, mais creux, vides, décevants parce qu'aucune réalité ne les accompagne. Et pour ne se nourrir que de vains discours et de bruyantes déclamations, les âmes, comme le prodigue de l'Evangile, se sentent périr de misère et de faim (Luc, XV, 17).

* *

On lit dans la vie de S. Jean de la Croix que pendant une nuit d'orage on vint le chercher pour assister un mourant. A peine sorti, il se trouva tout à coup enveloppé d'une telle obscurité qu'il ne savait plus où diriger ses pas. Par une inspiration d'En-haut, le saint se mit à serrer bien fort sur sa poitrine le Dieu-Hostie qu'il portait avec lui, et à l'instant sa personne devint tellement lumineuse que le chemin en étant éclairé il put continuer sa marche.

Autour de nous, m. f., il y a une société plongée dans des ténèbres chaque jour plus épaisses. Vous à qui Dieu a fait la grâce de le connaître, vous qui vous éclairez à la lumière du tabernacle, serrez bien fort Jésus sur votre cœur, et par son divin contact vous ferez aussi jaillir la lumière qui rayonne de lui, vous guiderez vos frères, vous aurez la joie de sauver quelques-uns d'entre eux en les ramenant à Celui qui est la vérité. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

LA SAINTE COURONNE D'ÉPINES

Mes frères,

Les 1er et 2 juillet prochain, au cours de fêtes magnifiques, la France chrétienne célébrera le VIIe centenaire de la réception de la Sainte Couronne d'épines du Christ par S. Louis IX, roi de France. Tous les Français doivent s'en réjouir. D'aucuns participeront aux grandioses cérémonies qui se dérouleront alors ; les autres, beaucoup plus nombreux et moins privilégiés, ne pourront y assister ; mais tous, unis de pensée et de cœur, réchaufferont leur dévotion à la Sainte Couronne et leur fierté d'être les enfants du pays qui garde cette précieuse relique.

Il me plaît, à la veille de ce centenaire, de vous rappeler que Jésus fut couronné d'épines, de vous dire comment sa couronne entra dans notre patrimoine national, et d'exprimer la joie qu'apporte en nos cœurs de catholiques et de français l'approche de cette commémoration.

I. — *Jésus fut couronné d'épines*

Jésus vient d'être flagellé ; son corps, meurtri par les coups de lanières munies de balles de plomb et d'osselets carrés, n'est plus qu'une plaie.

A cette scène de sang succède une scène plus révoltante encore. A la cruauté la soldatesque joint la dérision sacrilège. Elle emmène Jésus, sous les huées, dans la cour du prétoire, assemble autour de lui la cohorte entière. Jésus s'est dit roi ; elle va lui rendre, à sa façon, les hommages dus à sa majesté. A un roi, il faut un trône : elle le fait asseoir sur un débris de colonne. Il lui faut un manteau royal : elle lui jette sur les épaules une vieille casaque de soldat, de couleur écarlate. A un roi, il faut une couronne : elle tresse une couronne de longues épines et la lui place sur la tête, la lui enfonce avec violence. En guise de sceptre, elle lui met un roseau dans les mains liées et garottées. Puis, en hommage, elle fléchit le genou devant lui, se prosterne avec dérision, en disant : « Salut, roi des Juifs ! » le soufflette, lui crache au visage et le frappe brutalement à la tête.

Elle ne pense pas dire si juste, cette valetaille ; elle ne croit pas s'incliner devant la majesté du Roi des rois, réduit à cet anéantissement par amour pour les hommes. Celui dont elle se moque sans vergogne, dans une sacrilège mascarade, qu'elle brutalise odieusement, qu'elle expose en pâture à la haine implacable et à la curiosité sanguinaire de la foule en délire, est vraiment Roi, la source même de toute royauté, le Roi des rois.

II. — *Comment cette précieuse couronne entra dans notre domaine national*

En ces temps-là, au XIIIe siècle, Baudouin II était empereur de Constantinople. Les finances de son Etat étaient loin d'être prospères et avaient grand besoin de redressement. En 1238, le jeune empereur parcourait l'Europe pour obtenir les subsides nécessaires à leur restauration. Pour émouvoir le roi de France, Louis IX, il lui promit la remise d'un gage inestimable, la Sainte Couronne d'épines du Christ notre Sauveur.

Le pieux Louis IX accepta la proposition et dépêcha à Constantinople deux Frères prêcheurs, Jacques et André de Longjumeau, avec mission de lui rapporter la sainte relique.

Mais, pendant l'absence de l'empereur, la Couronne avait été livrée aux Vénitiens par les régents de l'Empire, en garantie d'une somme de 157.000 livres. Il fallut donc traiter avec les Vénitiens, et ce n'est qu'après avoir versé les 157.000 livres que les émissaires français purent prendre possession de la Sainte Couronne, qui fut transportée en France. Et c'est l'église de Villeneuve-l'Archevêque, dans l'Yonne, qui fut le témoin de la remise au roi de la précieuse relique, que Louis IX reçut avec un éclat extraordinaire.

« Pendant tout le temps du voyage, quoique le temps fut très nébuleux et qu'il plût souvent, il ne tomba pas une goutte sur ceux qui portaient ou accompagnaient la sainte relique », dit l'archevêque de Sens, Gauthier Cornut, chargé par le roi d'écrire l'histoire de la translation [1].

[1] *Almanach Tarbé*, 1806.

Dès que S. Louis la sut arrivée à Troyes, il s'enquit d'aller la recevoir lui-même, suivi de la reine Blanche, sa mère, des princes ses frères, de plusieurs prélats et de toute la cour.

« De Sens où il était, écrit M. Henri Wallon, il vint à sa rencontre jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de là, avec l'archevêque de Sens, Gauthier Cornut, qui en fit la relation, et Bernard, évêque du Puy, et ce qu'il y avait de barons et de chevaliers autour de lui. »

Le 10 août 1239, il reçut le précieux dépôt, dont il vérifia les sceaux ainsi que les actes qui en confirmaient l'authenticité. Gauthier Cornut, présent à l'ouverture de la châsse où la Sainte Couronne était déposée, dit qu'il n'est pas possible de rendre l'impression religieuse que sa vue excita dans le cœur du roi et de tous les spectateurs. La châsse extérieure était de bois et renfermait, outre les sceaux qui furent trouvés entiers, la boîte d'argent qui contenait le vase en or pur où reposait la Sainte Couronne.

Le lendemain, 11 août, le pieux roi la rapporta processionnellement dans la ville de Sens, au milieu d'un grand concours de peuple ; lui-même et son frère Robert, comte d'Artois, pieds nus et vêtus d'une simple cotte, portaient sur leurs épaules la châsse où l'insigne relique était renfermée. Ils se rendirent ainsi à la cathédrale et, le lendemain, reprirent le chemin de Paris, non sans avoir laissé à l'église de Sens une épine qui fut déposée et conservée dans le Trésor.

« Pour satisfaire au pieux empressement de la population parisienne, la Sainte Couronne fut d'abord exposée sur une estrade que l'on éleva dans la plaine, hors des murs, près de l'église Saint-Antoine. Les prélats, le clergé des églises l'entouraient, en grande pompe, ayant pris avec eux, pour lui faire honneur, les reliques des saints qu'ils possédaient, et la châsse sacrée était offerte à la vénération des fidèles.

« Après cette exhibition solennelle, le vendredi qui suivit l'Assomption, le roi et son frère la reprirent pour l'introduire dans Paris, contrastant, ici encore, par leur humble appareil, avec les splendeurs déployées alentour ; et ils vinrent ainsi, avec un nombreux cortège de prélats, de clercs, de moines, de chevaliers, nu-pieds comme eux, jusque dans Notre-Dame, où des actions de grâces furent rendues à Dieu et à sa Sainte Mère.

« Puis ils emportèrent leur précieux trésor au palais, où ils le déposèrent dans la chapelle Saint-Nicolas, qui ne tarda pas à faire place à la Sainte-Chapelle [2], » admirable bijou d'architecture que S. Louis fit construire pour abriter dignement la Sainte Couronne.

A l'origine, celle-ci se composait de deux parties nettement distinctes : le tortil de joncs et un faisceau de ronces dont les épines furent détachées et distribuées par S. Louis lui-même ou par ses successeurs à de nombreuses églises et communautés et à des personnages illustres.

Il reste donc le cerceau de roseaux que les soldats façonnèrent, après la flagellation, pour assujettir sur la tête de Jésus des branches épineuses de jujubier. C'est un simple bourrelet de joncs d'un diamètre extérieur de 25 centimètres, assez semblable à la carcasse des petites couronnes en fleurs artificielles que l'on trouve chez les marchands d'objets funéraires.

Cette Couronne est conservée dans le trésor de Notre-Dame de Paris ; elle est renfermée dans un tube circulaire de cristal de roche contenu dans une châsse exécutée, en 1865, sur l'ordre de Napoléon III.

III. — *Les fêtes du Centenaire*

C'est dans la petite église de Villeneuve-l'Archevêque que S. Louis toucha pour la première fois la Sainte Couronne. C'est dans cette même église qu'elle retournera dans quelques jours, grâce à l'heureuse initiative prise par M. le chanoine Rouch, doyen de ce bourg de l'Yonne.

Entouré de l'archevêque de Sens et de l'évêque de Meaux, S. Em. le cardinal Verdier, archevêque de Paris, apportera lui-même la Sainte Couronne d'épines de Notre-Dame de Paris à Notre-Dame de Villeneuve-l'Archevêque. Après avoir été présentée à l'adoration des fidèles dans les villes de Melun, Fontainebleau et Montereau, la précieuse relique sera reçue solennellement à Sens, puis à Villeneuve par un fastueux cortège, en tête duquel prendront place, autour du représentant du Gouvernement, les plus hautes autorités religieuses, civiles et militaires. Les cérémonies revêtiront un grand éclat. Au Comité d'honneur figurent trois cardinaux, le Nonce apostolique, six archevêques, vingt évêques, des académiciens, des membres éminents du monde littéraire, artistique, de l'armée, des œuvres, de la presse, etc.

Ainsi donc, après les triomphales journées de 1938 à Boulogne-sur-Mer et à Abbeville, destinées à commémorer le tricentenaire du vœu de Louis XIII consacrant la France à sainte Marie ; après les randonnées magnifiques de la statue de Notre-Dame de Boulogne à travers l'Artois, la Picardie et les Flandres ; après le fameux Congrès eucharistique d'Alger, où, face à l'Islam, sur ce vieux sol africain arrosé du sang de tant de martyrs, la royauté du Christ vient d'être acclamée ; au lendemain des solennités splendides de Domremy en l'honneur de notre héroïne nationale, Jeanne, la libératrice et la sainte de la Patrie ; de nouveau, la France va se tourner vers son passé magnifique, pour raviver sa fierté nationale et chrétienne et ses beaux espoirs. De nouveau, la France va faire un grandiose et religieux cortège à la Couronne qui ensanglanta la tête du Sauveur du monde, porter ce trophée du Roi des rois au milieu des acclamations et des supplications de son peuple. De nouveau, la France, toujours fidèle, toujours aimante, malgré ses écarts temporaires, la France de Clovis, de Charlemagne, la France de S. Louis, de sainte Jeanne d'Arc, la France, fille aînée de l'Eglise, sergent de Dieu, va, une fois de plus, ratifier l'adage : « *Les gestes de Dieu par les Francs.* »

Et tous les fils et toutes les filles de France, d'un même cœur, de toute leur âme, vont, de nouveau, pousser le cri de la loi salique : « Vive le Christ qui aime les Francs ! » et l'écho puissant répondra : « Vive les Francs qui aiment le Christ ! » *Amen.*

---

[2] M. H. Wallon.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

LXIX

LES 2e ET 3e ÉPÎTRES DE SAINT JEAN

Les deux dernières lettres de S. Jean ne contiennent que, la 2e 13 versets, la 3e 14. Elles sont si douces, si familières, que leur lecture rappelle la gracieuse légende qui représente l'apôtre vieilli jouant avec une colombe. Et pourtant l'Eglise n'a pas voulu les laisser disparaître. Elle a jugé bon de leur donner une place dans le Canon officiel de sa Sainte Ecriture. Pourquoi ? Parce que ces courtes Epîtres ont été vraiment dictées par l'Esprit de Dieu et qu'elles contiennent de grandes leçons, sous le couvert de leur apparente simplicité.

I

L'adresse que porte la seconde Epître a donné lieu à de longues et assez vives controverses. Elle est ainsi conçue : « L'ancien, à la Dame élue et à ses enfants, que j'aime véritablement, et non pas moi seul, mais aussi tous ceux qui connaissent la vérité. »

Il est hors de doute que par ce mot : *l'ancien*, l'apôtre se désigne lui-même. Cette appellation lui convenait, du reste, à un double titre : au sens propre, car il était déjà avancé en âge lorsqu'il écrivit cette lettre ; et au sens symbolique, puisque le titre de *presbyter*, qui étymologiquement signifie « vieillard », était déjà réservé comme une marque d'honneur et de respect aux prêtres et aux pontifes. Le texte, il est vrai, porte le terme *senior*, mais le sens reste le même, d'autant plus que le vocable *senior* nous a donné l'expression « seigneur » qui indique, elle aussi, la déférence. Mais la discussion n'est point là. Tout le problème est celui-ci : quelle est cette « Dame élue » à qui l'apôtre daigne écrire ?

Un certain nombre d'exégètes ont voulu voir en elle une personne physique, une matrone de grand mérite que l'apôtre connaissait et dont il connaissait aussi la famille, puisqu'il fait mention de « ses enfants ». Les particularités de style de la Vulgate servent de base aux défenseurs de cette hypothèse. Néanmoins, elle est, de nos jours surtout, abandonnée par la plupart des auteurs autorisés. Ils proposent une explication plus simple, plus logique aussi, que nous ferons nôtre, et d'après laquelle la « Dame élue » serait une communauté chrétienne, au développement de laquelle s'intéressait S. Jean. Les fils dont il est question seraient tout naturellement les fidèles de cette Eglise. Il est vraisemblable que l'apôtre écrivait à ce centre de piété depuis une autre des Eglises où il résidait de temps à autre. Et ce détail expliquerait pourquoi, vers la fin de sa lettre, il envoie à la destinataire le salut « de sa sœur élue ». Ce serait le lien de charité entre deux groupes religieux ; et c'est d'autant plus vraisemblable qu'on ne saurait admettre que deux sœurs, au sens propre du mot, aient porté le même nom d'*Electa,* contrairement à tous les usages de l'époque.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas cette querelle secondaire qui doit retenir longtemps notre attention. L'essentiel, en effet, c'est de connaître la doctrine révélée de l'Epître plutôt que de s'attarder à rechercher quelle personne a pu la recevoir. Or cette doctrine, qui coïncide admirablement avec celle que nous avons exposée dans l'étude précédente, est tout à fait caractéristique de la pensée de S. Jean.

L'auteur commence par appeler sur ceux qui le liront la grâce, la miséricorde et la paix divines, dans la vérité et la charité. Il se félicite de ce que plusieurs des enfants de « la Dame » marchent dans la vérité et selon les commandements du Père céleste, ce qui s'explique plus clairement si nous admettons qu'il s'agit d'une famille mystique, d'un ensemble de chrétiens, parmi lesquels il y a des âmes faibles et pécheresses, mais où l'on rencontre néanmoins une élite de cœurs fervents et dévoués.

Après ces éloges, l'apôtre résume sa théorie de la charité dans des termes plus concis, mais presque identiques à ceux qu'il employait dans sa première lettre. « Je te commande, dit-il, non comme si je t'écrivais un commandement nouveau, mais d'après celui que nous avons reçu dès le commencement, que nous nous aimions les uns les autres. » Et il s'empresse de définir cette charité religieuse qui ne part pas du tout des mêmes principes que les affections vulgairement humaines. La charité a son fondement dans l'observance des lois du Très-Haut. On ne peut pas réellement et surnaturellement aimer son prochain, si l'on n'aime pas avant tout Dieu, le Père universel, et cet amour-là se prouve par l'obéissance stricte et empressée aux ordres qui nous ont été transmis du ciel.

Il importe donc que toute âme croyante marche dans les voies de l'amour. Mais, pour désirable que cela soit, ce n'est pas toujours facile. En effet, la bonne volonté des fidèles est souvent contrariée par de faux docteurs qui abusent de leur confiance, et les rejettent dans les ténèbres en leur enseignant des doctrines perverses. Nous retrouvons là une des grandes préoccupations des premiers apôtres : celle de maintenir l'intégrité et la pureté de la foi. S. Paul, S. Pierre, avant S. Jean, avaient insisté à maintes reprises sur ce thème, et les multiples répétitions auxquelles les écrivains inspirés ne craignent pas de recourir suffiraient, à elles seules, à nous indiquer combien, dès cette époque, le danger était grave et imminent.

L'histoire, d'ailleurs, nous fournit des précisions sur ce point. Elle nous donne la longue liste, toujours renouvelée, des hérésies qui se succédaient les unes aux autres, attaquant tantôt la nature divine de Jésus, tantôt sa nature humaine, tantôt son Incarnation, tantôt d'autres points essentiels du dogme. Grâce à elle nous savons que les séducteurs visés par S. Jean dans l'Epître que nous examinons en ce moment étaient les Docètes et les Cérinthiens. Le texte lui-même confirme cette assertion, puisqu'il attaque ceux qui ne reconnaissent point que Jésus-Christ est « venu en chair » dans ce monde. On comprend qu'une telle théorie ruinerait le christianisme par sa base. Aussi l'apôtre la condamne-t-il en flétrissant du nom d' « antéchrists » ceux qui la propagent. Puis il conjure ses fidèles de ne pas perdre, en se laissant entraîner par l'erreur, le fruit de leurs efforts spirituels qui doit leur procurer une récompense magnifique. On ne saurait, en effet, demeurer en union avec Dieu et avec son Christ si l'on s'écartait de la vérité qu'ils ont daigné offrir aux hommes. Aussi convient-il de fuir avec horreur les hérésiarques, sans même se laisser aller, à leur égard, à des ménagements de politesse, car, ajoute l'apôtre, ceux qui les saluent participent à leurs œuvres mauvaises. C'est, avant la lettre, une sentence d'excommunication qui est portée là.